



L'AFRIQUE BRILLANTE D'HIER

Ghislain ZAGABE

L'AFRIQUE BRILLANTE D'HIER
ROMAN



Oui ! C'est clair !

Eddy Malou

Mûrit ton cœur riche de sucs

Pour les combats conscients du futur.

L.S.Senghor, *Poèmes perdus*

**" Dans ce monde, personne ne me fera
jamais parole ; je dois m'en faire moi-même "**

" On ne naît pas pauvre, on accepte de le mourir "

" La tête, unique richesse de l'homme "

" Si c'est lutter, on luttera "

" Pour réussir, on est obligé d'être sérieux "

" La félicité vient de la galère, le sou le plus propre provient de la saleté "

© ZAGABE

À Théophile CISHUNGU

Toute traduction de ce livre est permise par l'auteur.

Tout droit réservé à © ZAGABE.

Gmail : ghislainz243@gmail.com

Contact : +243994818050

©BOOKELIS, 2024 roman

tout droit réservé à l'auteur



Du même auteur

Le soleil du Siècle, 2023, éditions Muse

Mes Désirs, 2024, éditions Muse

Préface

L'Afrique a une histoire, une histoire propre à elle. Qui garde encore quelques qualités obscures dans le cerveau de l'humanité. La vraie histoire de l'Afrique n'est retrouvée que dans le cœur d'un vrai Africain.

Ce qu'a été l'Afrique est ce qui se couche dans les contes noirs ou même dans les bouches de Griots. La présence de l'homme blanc sur le sol noir a ses qualités mais aussi ses inconvénients, elle joue un rôle qui n'est pas du tout indispensable mais qui n'est pas aussi à rejeter ; ça dépend de tout un chacun.

L'Afrique porte sa civilisation qui règne dans les cœurs de ce qui l'ont vécue. Une civilisation bel et bien indépendante contrairement à ce que pensent certains qui ne l'ont jamais connue ou qui ignorent sa vraie histoire, qui fait briller les étoiles dans le ciel ou qui emmène la pluie.

L'Afrique est une mère qui mérite son amour, elle est un cœur qui mérite d'être aimé par tout le monde. Elle attend de la Diaspora un geste d'amour, d'apaisement et de reconnaissance qui fera sourire aux générations futures... Quand on regarde le Nil, on sent ce qu'a été l'Afrique deux million d'années passées, quand on voit le Sahara ; on comprend que l'Afrique a mille fois grandie.

Dire que l'Afrique est le berceau de l'humanité ne suffit pas, il serait bien d'aller au-delà de cela, tout en reconnaissant qu'elle a besoin d'amour provenant de tous les recoins du monde.

Ghislain ZAGABE.

Premier chapitre

Naguère, avant l'arrivée des hommes blancs chez l'homme noir, il y avait un royaume au cœur de l'Afrique. Un peuple guerrier nommé Bashi y vivait. Leur roi portait le titre de Mwami et résidait dans la capitale Kabare. Il était appelé Mwami Kabare et son peuple " les Bashi " l'avait nommé en leur langue Mashi : N'nabushi ce qui signifie "le propriétaire du Bushi."

Le roi pouvait avoir autant de femmes qu'il le désirait, mais il ne pouvait aussi avoir une seule. La norme était la polygamie poussée. Le roi N'nabushi qui était peu exigeant, avait épousé seulement deux. La première, Muhindo, était inféconde mais extrêmement aimée par les habitants. Elle collaborait avec tous sans tenir compte de leur âge ou de leur statut social. Elle considérait ses serviteurs comme ses amis proches, partageait tout avec eux. C'était une reine simple, on l'appelait " la voix des sans-voix." Elle était prête pour toute forme de défense en cas d'injustice, prenait le peuple à l'instar des œufs. C'est chez elle que tout le monde se sentait à l'aise, même le plus pauvre du royaume pouvait librement lui rendre visite à la maison royale.

La seconde épouse, Marara, était féconde mais sous un cœur criminel ; seul le roi avait le pouvoir de discuter avec elle, tous les autres habitants étaient considérés comme insignifiants, personne ne pouvait l'approcher même l'être considéré comme cher. Elle se méfiait de tout le monde, son visage était vieilli avant l'âge. Elle n'avait jamais retrouvé le sourire. Les rides ne

la laissaient pas loisible. Marara était douée dans la maternité des femmes, spécialiste accoucheuse dans le royaume Bushi. Le roi N'nabushi se sentait dégoûté de la reine Muhindo du fait qu'elle ne lui avait jamais offert un enfant, dans leur chambre c'était le sujet quotidien. Muhindo inquiète, pensant qu'un jour elle sera répudiée, souvent pleurait en cachette ne voulant pas que quelqu'un remarque.

Quand Muhindo croisait Marara, là où les oreilles n'allaient pas pénétrer, nul ne se sentait coi. Marara se donnait l'audace de faire diverses moqueries à Muhindo, les railleries dépassaient les bornes. Muhindo qui ne voulait pas beaucoup discuter, souriait la plus part de fois et s'en allait, ses sourires choquaient profondément Marara jour après jour. Elle se questionnait mais manquait de réponse la plupart de fois, c'était des pleurs dans son cœur, un froid de douleur.

Un jour du grand soleil ; la reine Muhindo tomba enceinte, à la surprise générale.

L'information fût en abondance dans les oreilles des Bashi. Dans l'après midi, la cours royale n'avait aucun espace pour recevoir même une tête : elle était pleine d'habitants qui venaient voir la reine Muhindo. Ce jour là, il n'y avait pas de travail, nul ne trouva l'envie d'aller exécuter ses travaux champêtres. Une chose qui rongea Marara du plus profond de son cœur, toute la journée sans quitter la cour. Les femmes se mirent à la cuisine, préparèrent quelque chose pour satisfaire à l'estomac de tout un chacun. Les danseurs du roi "N'tolés" dansaient sans relâche, après avoir pris le repas enchaîné avec le vin des bananes "Kasik'si" qui était distribué à presque tout le monde qui en avait besoin et du jus des bananes aux enfants. La nuit, tout le monde étant extrêmement satisfait, rejoignait tout en chantant son ménage.

Chaque jour, le roi organisait une surprise-partie pour sa reine. Il égorgeait le plus grand des boucs spécialement pour la reine Muhindo, s'était devenu son plan quotidien. Chaque soir, un poulet bien assaisonné était amené tout entier, aucune partie n'avait le droit d'être absent.

N'nabushi traita la reine Muhindo, de l'être indispensable de sa vie. En ce temps, le roi ajouta les garde-corps de la reine, et exclut la rencontre de la reine avec les habitants, ils pouvaient la parler mais pas s'approcher d'elle. Quand elle se promenait, elle était fort entourée d'une dizaine d'hommes très sérieux, qui savent la valeur de leur boulot.

Marara ne trouvait plus le temps de se moquer car elle n'avait même pas le simple trou de l'approcher, sa jalousie accroissait jour après jour, et se disait " gardez-la, on verra quand elle sera à terme."

Le roi N'nabushi se sentait extrêmement content quand il voyait le ventre portant... il n'y avait plus de problème entre le couple mais la passion se multipliait jour après jour. Les jours

ruisselaient, les habitants vivaient dans l'attente de l'enfantement de la reine. Le roi N'nabushi avait presque oublié sa deuxième épouse, Marara.

Les jours semblaient très longs dans le cœur du roi et des habitants mais en dépit de tout, le jour attendu impatiemment fini par atterrir. La reine sentait beaucoup plus de douleurs, tout était amer chez elle. Le soir on l'installa dans un pavillon spécifique pour sa maternité.

L'unique accoucheuse professionnelle, Marara. La reine Mugoli trouva mille et une peines. C'est alors vers minuit qu'elle se libéra. Marara avec son équipe dans le pavillon, elle se disait silencieusement " cette nuit bénie de ma joie, la faible va facilement céder." En ce temps, les cris se faisaient entendre, c'était des jumeaux. La reine à peine finit de mettre au monde, les battements de son cœur cessèrent. La pauvre gémellipare. Marara la maïeuticienne sourit, regarda les deux nouveaux-nés s'attrista, le mâle dérangeait partout, ses cris traversaient l'horizon, pour s'implanter dans le noyau du premier quartier. Marara boucha sa bouche, le bébé était violent voulait bien se libérer.

Marara sourit et dit à ses aides : voilà ce lui qui héritera le pouvoir, il est bébé brutal que sera t-il ? Il doit suivre sa mère. Amène cette femelle à son père. Marara récupéra le petit prince, le confia à sa mère biologique et dit : " Maman ! Sois plus rapide que possible offre ce petit aux loups."

Pendant que tout le monde était concentré sur le bébé, la mère de Marara fit feu des deux fuseaux avec le bébé Prince. Le roi N'nabushi, tout content de voir le bébé, soudain, l'information lui parvint, il n'accepta pas et rapidement se rendit dans le pavillon avec le bébé en main. Il y arriva. C'était impossible de croire, il toucha les narines de la reine, posa ses oreilles sur sa poitrine, toucha les muscles de la main. Sans succès. Le roi pleura.

Le matin, tout le monde était triste, tous les habitants dans la cour, les mains et les larmes sur les joues. Les cris de différentes formes se rependaient partout dans la nature. Personne ne croyait que ça s'était produit.

Loin dans la forêt résidait une veuve sorcière, Mufabule. Elle revenait de son champ, toute fatiguée et bien embarrassée, elle souffrait d'un manque de sourire. Dans ses pas misérables et paisibles suite à un panier contenant un tout, en son passage, écouta les cris jeunes d'un bébé. Elle dévia son chemin pour savoir de quoi est-ce qu'il était question, dans sa rétine on pouvait voir la projection d'un groupe d'agents canines léchant le corps d'un bébé. Mufabule allongea sa verge vers les loups, soudain, une étincelle jaillit, un sauve-qui-peut chez les canidés. L'enfant garda silence et apporta toute son attention vers la source de l'étincelle. Mufabule

souria. Elle s'approcha de l'enfant, d'un coup l'enfant se sentit dans des mains fabuleuses, il ne faisait que compter des rides innombrables. L'enfant qui se sentait comme sécurisé trouva un soulagement. Mufabule emmena le bébé dans sa villégiature où la solitude habitait avec elle, considéra donc l'enfant comme un grand présent, elle passait beaucoup de temps à le contempler. Elle glissait chaque fois ses doigts dans les cheveux noirs de l'enfant, le douchait plusieurs fois dans une même journée, le donnait du lait toutes les vingt minutes ; le donnait sourire.

L'enfant évoluait dans tous les domaines, seule Mufabule savait toute la réalité sur l'enfant qu'il nomma " Cinkala." Mufabule apprit beaucoup de choses à l'enfant et faisait alors rarement ses gigantesques fétiches qu'à l'absence de cinkala. Elle voulait l'apprendre de supporter toutes sortes de vie.

Un matin de la saison froide, cinkala et sa mère adoptive, Mufabule, se rendaient au champ pour défricher. Cinkala avait énormément peur de très gros et longs arbres, de grosses pierres de forme humaine, dans un sentier étroit.

- C'n'est pas à toi d'avoir peur, tu dois te conformer à un vaillant guerrier qui est toujours à la tête de son troupe... continue je veux cueillir pour toi quelques fruits, disait Mufabule.

Après un temps, elle apparut devant Cinkala sous une nouvelle apparence grâce à ses fétiches. Mufabule commença par le parlait, le narrait ensuite des historiettes imaginaires... Ainsi ils se posèrent sur un tronc d'arbre sec, Mufabule voulait savoir les pensées de son fils bien adoptif.

- Pourquoi ta mère t'a abandonné ?

C'était concernant sa mère biologique mais l'enfant sans savoir de quoi est-ce qu'il était question, répondit :

- Pour me cueillir des fruits en vue d'améliorer l'état de mon gésier, répondit Cinkala dans une voix puérile.

L'enfant regardait les oiseaux qui volaient, chantaient, sautillaient sur les arbres horribles aux yeux d'enfants, quand le spectre était en train de disparaître. Mufabule revint sous sa propre apparence. Comme si de rien n'était, elle le rencontre toujours assis sur ce tronc d'arbre, avec son innocent visage.

- Les choses inutiles que tu ne connais pas, ne doivent pas consommer une partie de ton temps, faut toujours veiller à tes objectifs et à tes préoccupations, et si tu prends beaucoup

d'attention sur le monde de ton entourage tu ne grandiras jamais, disait la mère d'un visage attristé.

- Je ne sais où est passée la vieille mère avec qui on n'était assis ici, je l'ai croisée dans ce chemin, elle semblait connaître assez d'histoires fabuleuses retorqua Cinkala.

Mufabule laissa tomber l'histoire parce qu'elle était la genèse de tout, elle ne voulait surtout pas le troubler. Elle fit ensuite à son enfant un tas de fruits rouges, ils étaient déjà donc obligé de continuer avec leur trajet. Mufabule enseignait à son fils des travaux champêtres fortement manuels à partir de leurs pierres taillées, elle prit comme était son habitude quelques vivres : une banane plantain, des ignames, des légumes et des fruits dans le panier pour commencer avec le chemin de leur grand retour.

Arrivés à la maison, ils se reposèrent. Après avoir renouvelé l'énergie dans leurs corps, CinKala posait des questions à sa mère en ce qui est de ses grands-parents. Mufabule répondit en disant que ses grands-parents se localisaient dans la plus haute des sommets des montagnes touchant presque le ciel à l'horizon. " Donc il faut nécessairement faire un tour du monde pour voir mes grands-parents ? Un jour j'irai là, voir mes ancêtres en cela j'ai hâte de grandir... " retorqua Cinkala.

Le matin suivant, ils allèrent au lac, visiter les poiscailles. Deux barquerolles vieilles traînaient sur le littoral. Mufabule tira l'ancre, ils se laissèrent emporter par la volonté du vent. Ils ne faisaient que divaguer sur l'immense lac d'eau colorée et poissonneuse, leur barquette était sensible qu'à une petite vague ; elle s'émouvait de gauche à droite. Des poissons de petite et grande taille se poursuivaient dans l'eau, ce qui rendait ivres les yeux de Cinkala. C'était totalement impossible d'atteindre le grand lac sinon ils allaient automatiquement se retrouver en train de nager avec les aquatiques. Après un long moment d'aventure ; ils se virent sur le rivage. Mufabule avait pris quelques poissons pour un peu mouvementer la bouche. Mufabule qui prit ensuite deux pierres qu'elle frotta durement ensemble pour obtenir du feu, quand l'enfant ne cessait pas de produire des ricochets. Mufabule prépara une partie pour prendre un petit-déjeuner retardé et laissa tant d'autres pour la provision, l'enfant ne laissait toujours pas à contempler la mer.

- Mère pourquoi mes pieds pénètrent quand je tente de me promener sur cette masse de liquide et je me retrouve tout mouillé, mais cette vieille barquette nous transporte tous deux,

où a-t-elle trouvé cette compétence de se promener au-dessus de ce liquide en plus avec toi et moi ? demanda Cinkala.

- Parce qu'elle est capable, répondit-elle. Elle demanda ensuite à son enfant " : Pourquoi les oiseaux volent, quand je les vois, je me demande qu'est-ce qu'ils ont dans leurs corps qui leur donne cette aptitude. Mon fils, le créateur avait créé les gens de la même façon mais des charismes différents. La facilité de celui-ci est la faiblesse de l'autre. Tout le monde a son point invincible qui lui a été attribué, beaucoup ne le met pas en tête, ce qui est primordial est de très bien l'exercer ; ce qu'on fait avec assez de sollicitudes pour en tirer des fruits mûrs qui y sont cachés."

Ils dégustaient leurs poissons fumés dans le chemin de retour. Ils pénétrèrent dans la gigantesque végétation sempervirente où la nature était entièrement nouvelle sans aucune destruction humaine, tout était encore plus que vertueux. Lentement avec mille et une histoires, la tâche paraissait de plus en plus simple ; ils ne voyaient plus la distance qui les séparait de leur parcelle. L'enfant s'amusait en se donnant des fruits sauvages. Tout le cheminement était orné par des arbres fruitiers en toute maturité : ici des noix de coco, là des agrumes qui tapissent la surface, d'autre part des passiflores à la merci des animaux inférieurs, devant ce sont des avocats mûrs sous l'avocatier et la plupart en état de pourriture, en bas brillaient des mangues mûres sous les manguiers. La décision n'était pas souple, quoi choisir et quoi laisser.

Ils étaient à la merci d'un sentier étroit qui leur encourageait de ne pas rapetisser les pas. Il n'y avait pas suffisamment de chaleur, c'est la présence des rayons lumineux qui les dédommageait.

Le soleil à l'horizon sous leur logement en brousse et en bois secs là où le feu ne s'éteint jamais, il restait dans les cendres chaudes ; la température restait en ce sens équilibrée.

Cinkala demanda à sa mère pourquoi elle ne pratiquait pas la chasse, alors que l'enfant pensait que débusquer les gibiers était trop facile que pêcher. Il avait un goût insatiable de la chasse que toutes autres sortes de travail, il se voyait toujours en train de chasser.

Mufabule décida de l'entraîner pour réduire ses envies et lui offra un outillage, pour l'équiper mille fois plus.

Un beau matin sous un soleil affleurant, CinKala qui n'avait que des dizaines d'années décida obscurément de se plonger dans l'aventure pour essayer ce qu'il avait appris. L'homme s'introduisit dans l'effrayante forêt après avoir remplacé la peur par l'envie, il s'engagea sans

hésiter. Il ne faisait que courir avec toute l'âme, la tête en haut, quelques outils de chasse pendants. Les herbes vertes mouillaient ses sandales en laine qui ne l'empêchaient pas de trébucher, parfois tombait par terre. Les chansons matinales des oiseaux ne lui disaient que haut les cœurs ! Soulève-toi ! Courageux qu'il était avec sa chair de poule, pour voir où il allait ; il grimpait chaque fois sur un long arbre pour voir le plan de toute de la jungle. La structure de cette petite partie de la forêt, les bouboulements des hiboux inquiétaient ses oreilles et suscitaient un minuscule effroi. Au fur et à mesure que le soleil grandissait le temps aussi avançait ; le soleil devenait plus ardent et la frayeur s'évaporait. Les turbulences du petit chasseur alarmaient engourdissement des bêtes sauvages.

Des pieds courant et très rapides, kebà ! Face à face avec une famille d'éléphants, la proie devant les lions sans qu'ils ne se poumonent, lentement avec ses petits pas sans respirer ni transpirer ; une goutte des sueurs qui voit la pelouse dans toute sa chaleur. Le chasseur qui ferme les yeux, la bouche ; retourne d'un coup après court subitement avec une vitesse impressionnante. Il s'évade à un esprit au plafond, sans savoir à cause d'une grosse racine couverte de mousse ; le petit chasseur par terre. L'homme s'éleva dans quelques secondes pour ne rien dire à l'attention de ces sauvages, en s'élevant avec une multitude de soupirs, il essaye de reprendre le jeu avec un cœur qui bat la chamade. Il comprend alors de moitié ce qu'est la vie, après quelques secondes se retrouva loin des mammifères.

Il prit une autre direction, un corps en sueur, de longs pieds fatigués, il ne faisait alors que divaguer, de loin il pouvait entendre de longs barrissements qui pinçaient l'ouïe. Il n'arrêtait pas à penser à ce danger échappé.

Il aperçut un singe qui sautillait d'un arbre à l'autre, il bavait d'extrême envie, décida nouvellement de se jeter encore une fois dans l'eau et la chasse débuta par là. Il prit sa lance, libéra une flèche, le singe se balançait sur une branche penchante, le petit sauvage ne faisait que s'amuser.

D'un visage triste, prit sa lance-pierre et libéra avec un grand affolement, d'un coup coléreux dans le flanc, le singe se retrouva involontairement par terre, sans perdre le temps le singe se relèva et prit fuite. Cinkala avec son courroux n'accepta pas de perdre simplement, derrière le singe courant sans savoir où il allait, il ne faisait que le suivre ambigument, devant ! Devant on dirait une chaîne de singes. Les singes en position, l'homme stupéfait pensait qu'il rêvait alors que c'était réellement le contraire, pour le petit chasseur le déclin du jour et pour les professionnels chasseurs le jeu du jour, tout allait lentement commencer. Il appuie

subitement sur le freinage. Cinkala debout sans bouger ni respirer pendant une quarantaine de minutes, seule la sueur de son visage faisait largement dégénérescence. comme une statuette, les singes le regardaient et ne parvenaient pas à interpréter la situation. Le plus grand des singes on dirait le capitaine de la troupe ramassa un tronc d'arbre dans l'intention de le jeter sur le rabatteur, mais le petit singe scandalisé ouvra la porte du jeu sur le miséreux chasseur, une pierre sur le visage, le rabatteur qui résiste en faisant semblant. Tous les singes commencèrent à jeter de multiples machins sur le petit rabatteur, avant que la plus grosse des guénons n'eut jeté, Cinkala ne faisait que la course. Il courait le plus vite que possible, laissa tomber encore une fois.

Tout le mettait à l'épreuve, le pousser à la désolation, et lui faisait une nouvelle réflexion, il comprit alors que tout demandait du sérieux, qu'il n'existait pas un facile gagne-pain. Il croyait que chasser est plus facile alors que c'était le contre-pied, avoir le gibier seulement ; il faut se lécher l'estomac. Chaque début commence par beaucoup de difficultés, de complications. À son arrivé à un petit cours d'eau, un très calme ruisseau, avec toutes les courses accomplies ; il se sentait extrêmement épuisé, il jugea bon nager un peu pour tout réinitialiser et en profiter pour traverser de l'autre rive. Une bananeraie abondante qui trainait dans un isolement, sa densité n'empêcha point à Cinkala d'y pénétrer. Il s'introduisit entièrement dans les régimes des bananes qui mûrissaient sur elles-mêmes, d'autres tombent involontairement à l'aise des micro-organismes végétaux. Il se choisit le plus petit de tout, tout jaune qu'il était, attirait le pouvoir de la rétine. L'homme se chercha quelque part où il se mit, écartant ses jambes, il allait le savourait lentement comme il le pouvait. À la moitié de son plat, il sentit les bananes arrivés à sa gorge. Il se sentait entièrement satisfait, après il l'abandonna pour l'intérêt de la nature. Il était intensément étonné de découvrir qu'il n'avait rien capturé comme gibier jusque là, avec la globalité de sa pudeur, sa morale le rongait déjà et se demandait comment il saura se présenter devant le visage sérieux de sa mère. Il était obligé de remplir encore une fois son espérance pour y aller fraîchement. Il change alors la direction, prend sa lance-pierre, les volailles n'ont vraiment pas de chance la récupération du temps perdu sera entièrement sur eux. Une perdrix hors-jeu, il tira avec beaucoup d'attention, par terre ! Il jette chaleureusement dans la gibecière, des rouges-gorges qu'il jette souriaamment dans la gibecière. Il se disait que ça commençait comme il désirait.

- Au moins encore ainsi, ma mère ne me demandera plus qu'est-ce que j'étais parti faire, tout va maintenant ! Les portes sont déjà ouvertes, je dois faire plus mieux que ça, se disait-il.

Il entendait des rongements d'herbes, un lièvre malchanceux, Cinkala y alla lentement avec le maximum de précision, l'abattit suite à une longue malignité, une superbe proie dans les dents d'un petit roi de la forêt. Au fond de son petit cœur, il s'exalte dans tout le parcours de la rentrée. Il voulait vite regagner la demeure pour apaiser l'ampleur de la méchanceté de sa mère. Sa gibecière presque pleine, il se presse mais plus loin il aperçoit un cerf de bonne chair qu'il considère comme sa dernière occasion. Il se mit en garde pour tenter sa chance mais par surprise deux rapides sagaies venues des inconnus percèrent la bête qui va par terre, une dans le flanc, l'autre vers le cou...

Pas à pas il les poursuivait, il voulait savoir quelques détails sur ses concurrents, les bons tireurs du roi, tireurs royaux avec une masse effrayante. Les bêtes sauvages, qui créent la fureur au petit chasseur et qui de retour intimide la nature, leur rentré réinstalle la joie dans les cœurs des habitants, en outre les entrailles acclament. Pas plus loin que là, Cinkala se dissimula dans une brousse verdâtre et ses yeux incroyants ; un grand château dans une pleine peuplée des peaux noirs uniquement. un peuple travailleur, un peuple paysan qui se procure de grandes récoltes satisfaisant leurs besoins à l'échange, le troc. Le soir, ils chantaient leur jazz qui animait tout le château avec son entourage, la marmaille en cache-sexe, qui jouait au colin-maillard, à la fin du jeu tous au tour du grand-père pour la narration, quand un vieillard meurt c'est tout une bibliothèque qui prend feu.

Un silence se donne toujours place dans la narration, le petit chasseur continua à regarder comment les spécialistes tireurs coopéraient pour transporter les gibiers. Les sangs chauds des bêtes ruisselaient sur les dos et directement se précipitaient pour aller visiter les pieds même si en mouvement. Leurs baïonnettes en place n'étaient qu'à la merci du mouvement des pieds, s'émouvaient de gauche à droite, parfois le mouvement était dévié par une cuisse musclée. Les chasseurs étaient juste en face de l'entrée quand les femmes les aperçurent, lancèrent des cris de joie en marque de remerciement.

Les enfants qui sortaient de tous les coins venaient célébrer avec les femmes pour les encourager de plus en plus.

Chapitre Deuxième

Cinkala, un homme des envies, se disait devenir le meilleur tireur un jour que cels du roi. Le soleil à l'horizon, Cinkala devait précipitamment retourner pour sa petite communauté. L'homme attacha soigneusement sa gibecière pour entonner son itinéraire ; en marche avec sa petite tête pleine de questions qui enveloppaient toutes ses pensées. Il se demandait et surtout se questionnait pourquoi Mufabule ne lui avait un jour même pas parlé ou même le faire visiter ce bruyant château qui resplendissait d'une image dans le cerveau. Il le trouva comme on trouverait une belle fleur dans un azur garni des fleurs où comme on verrait le dernier quartier dans un ciel rempli des resplendissantes étoiles qui jettent leurs éclats vers les quatre coins du Monde. Il se disait " c'est lourdement sublime, je vais la proposer de me faire visiter ou même déménager pour s'implanter dans ce mirobolant royaume. Vivre moi-même, ça me dérange ; je n'ai pas d'égaux ni de proches, ma vie est trop solitaire, je dois me trouver des

affectueux, je ne voudrais pas évoluer ainsi. Demain même je dois retourner, je te promets sol noir " se disait-il avec son minuscule gibier qui couvrait et chauffait toute sa nuque du cou, un lièvre.

Le chemin de retour semblait plus raccourci du fait qu'il marchait en l'air pour filer. Dans l'allée, il pouvait facilement voir la silhouette de Mufabule en extrême courroux. Le chasseur doutait un peu, il arrive en regardant le sol, Mufabule était trop triste: " À ton âge un gosse! Aller chasser, est-ce que ça passe vraiment par l'oreille c'est ma conscience qui me dit que je ne suis pas une favorable bonne, on dirait que c'est de ma faute. Si tu te perdais alors dans cette forêt presque interminable comment pourrais-je te localiser ? Tu ne vois pas tous les danger qui s'y endorment ? Toi seul dans le parc t'es parti le matin, te voilà ce soir. Des animaux furieux et dangereux qui résident cette forêt allaient te prendre pour une minuscule proie, imagine-toi alors, dernière mise en garde. Le jour où tu oseras encore tu verras ce qui se trouve derrière mon visage" disait-elle.

Après une réconciliation, Cinkala prit son gibier sur une longue et plate feuille, débuta à égorger sous un cœur froid. Il arrachait partie après partie, toutes ses pensées reposaient sur Kabare avec son peuple et son paysage céleste qu'il venait de contempler pas beaucoup de temps écoulé. Au dessus, une fumée qui passait sur les narines de la nature. Cinkala fumait sa proie, qui ne cessait pas de dégager une odeur aromatique pour réveiller le sens de l'odorât. Lui et Mufabule pénétrèrent dans leur case en se procurant un peu de la viande bien assaisonnée, visant une digestion qualitative. L'homme mangera la sueur de son front et réellement le savourait. Il offrit à sa mère la part du lion qui luisait des graisses. Cinkala commença par narrer des histoires humoristiques qu'il avait croisées pendant toute sa journée de chasse et finit par le merveilleux château. Il n'hésita pas de susciter le chapitre de lui faire visiter. Après avoir tout expliqué avec sa rhétorique, la mère refusa. Il fallait qu'il recommence à parlementer en renforçant des arguments pour complètement convaincre que cette visite était gravement nécessaire de sa part. L'homme insista jusqu'à clore toutes les paroles sophistiquées qu'il croyait les plus, Mufabule en se laissant aller par amour maternel, finit par accepter.

Demander et l'on vous donnera, si pas cela insister et on vous répondra, pourquoi laisser tomber si ça échoue une fois, réessayer et surtout en améliorant avec beaucoup d'attention,

magnifique ça sera plus que comme on croyait. Cinkala était parti se coucher avec le maximum de précision, il attendait l'apparition des rayons solaires impatientement.

Le matin, un soleil de qualité qui rendait les écosystèmes follement beaux, les oiseaux étaient un peu partout, le climat du petit jour qui durement résistait, le ciel était très beau, l'azur était extrêmement enivrante, tous les cœurs se sentaient à l'aise dans cette nature seine. Pendant ces bons moments de la saison ; ils se mirent aux pieds pour contenter leurs désirs qui les poussent en promenade. Ils étaient en marche, alors en marche, Mufabule allait le plus vite possible et ne voulait pas caresser son fils car c'est lui-même qui avait proposé. Cinkala se montrait homme et ne voulait pas désenvelopper ses désœuvirements du fait qu'il savait qu'il allait apaiser ses envies. Une promenade à la cité du monarque N'nabushi en sa monarchie absolue. Le chemin prend du temps, ils ne cherchaient que des raccourcis mais ça n'empêchait pas à la sueur de se faire une place. À un ruisseau, ils louent leurs ancêtres de les avoir donné une nouvelle et jeune vie.

Après une harassante et longue route, ils décolèrent à la destination. La vue sur Kabare donnait un sourire aux yeux, au cœur l'attirence, à tout l'organisme l'amour de la nature, l'impatience de s'y promener est maintenant à l'appétit de tout l'organisme.

Cinkala profitait ce bon moment avec Mufabule, le jeune garçon ne cessait pas de se préoccuper des jeunes comme lui qui jouaient à la rivière, certains d'eux nageaient, d'autres se baignaient et une autre partie ne faisait que produire des ricochets de pierres. Pour une seconde partie, l'œuvre des filles et quelques femmes : la lessive des ustensiles cuisiniers, une dizaine d'enfants jouant au sable du littoral ; en construisant parfois des calebasses sableuses puis les laissaient à la merci des rayons solaires pour se solidifier, en construisant aussi de minuscules statuettes humaines. Un groupe d'enfants courant les uns derrière les autres, s'attrapaient et se jetaient sur le sable, tout cela paraissait fortement admirable chez Cinkala. Il voulait se voir entre eux mais c'était en dehors de l'objectif.

Ils se promenaient lentement jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à un terrain d'entraînement pour les combattants du roi N'nabushi. Les soldats aimaient beaucoup le sport en course. Ils jouaient avec leurs bras et leurs pieds musclés, tout était commandé par leur chef de sport qui solidement les entraîner. C'était le terrain de la douleur, sa pelouse se nourrissait de la sueur des hommes. Cinkala continuait avec sa mère, leur merveilleuse visite. Ils y allaient minutieusement comme ils ne voulait rien perdre, ils désiraient tout découvrir pour ne plus